



# La colère des médecins

Après le rire, sujet sans doute plus facile, ce fut la colère que l'AMOV choisit comme thème pour la deuxième Journée romande des omnipraticiens. Plus précisément, le titre donné par la «bande des quatre» à l'esprit joyeusement subversif chargée de l'organisation était: le médecin et la colère. On pouvait l'interpréter comme le médecin en colère mais aussi comme le médecin face à la colère des autres. Ne fut traitée que la première acception. Chaleur de la situation politique oblige.

Résumons les interventions (deux spécialistes des sciences des émotions, deux historiennes, deux politiciens et une journaliste): 1) un peu de colère n'est pas mauvaise; 2) la colère augmente les capacités, permet de mieux réagir, suscite les plus fascinantes œuvres d'art (autrement dit, relève de ce qu'il y a d'intéressant en l'humain); 3) dans le domaine de la colère de groupes d'individus (des médecins, pour prendre un exemple au hasard), la colère est une bonne façon d'obtenir un regard médiatique et politique; 4) de la colère, il ne faut pas abuser: elle n'impressionne pas très longtemps.

Au-delà des considérations générales, tout le monde était bien disposé envers les médecins. Mais de la journée se dégagait une impression étrange: on ne parla pas des raisons profondes de leur colère actuelle. Chacun, certes, se disait persuadé que cette colère ne se résume pas à l'atteinte d'intérêts particuliers. Ni les politiciens ni la journaliste, pourtant, ne semblaient saisir ce qui les révolte: l'absurde, la mesquinerie, la bêtise déguisées en système performant.

Plus grave: on sentait les orateurs incapables de comprendre que le rôle des médecins est aussi de gérer la banque de colère de la société souffrante. Certes, de la population les médecins ne voient qu'une partie des révoltes, mal-être, colères. Mais leur pratique constitue un des derniers endroits où tout cela peut être collecté, et surtout reconnu.

Si l'époque post-moderne se montre d'une insolite platitude sociale, ce n'est pas parce que les raisons de la colère politique d'autrefois y ont disparu. Au contraire: le monde est plus injuste et inégalitaire que jamais. C'est donc plutôt que l'indignation n'a plus «d'idée mondiale à présenter». L'ambition générale des ambitieux au pouvoir un peu partout vise la croissance, le développement, la maîtrise. Les anciens idéaux sont fanés. La radicalité révolutionnaire ne fait plus rêver personne, en Occident du moins. Il n'y a plus d'impatience historique. On semble trouver de plus en plus normal la culture de l'avidité sans complexe, où ceux qui sont le mieux rémunérés sont ceux qui ont le moins

de mérite. Les médias proposent le jeunisme comme norme, la bonne nouvelle, désormais, est toute entière contenue dans ce qui a du succès, ce qui se voit, ce qui provoque le désir ou la jouissance.

«Ce qui caractérise la situation, écrit Sloterdijk dans *Colère et Temps*, c'est la perte de fonction des instances symboliques auxquelles, au cours de deux siècles riches en conflits, ont été confiées la collecte et la transformation politiques des énergies dissidentes».

Du coup, le médecin en colère, le médecin qui porte la colère des patients, apparaît comme l'ultime misanthrope de la société. Un masochiste archaïque qui, plutôt que de participer à l'érotisme consommateur qui tient lieu de culture dominante, se fâche à propos d'obscures valeurs.

Au plan de la communication, comment situer la colère? Est-elle une bonne ou une mauvaise stratégie? Les deux, expliquait Sylvie Arsever, journaliste au *Temps*. Efficace dans une première phase. Mais contre-productive dans une seconde, celle où devraient s'imposer raison et explications. Dans le cas des médecins, il n'est même pas sûr que la première phase ait existé, selon une petite enquête menée par la journaliste. Que vous évoque, a-t-elle demandé à quelques proches (rien de scientifique, donc), la colère actuelle des médecins, leurs manifestations et grèves? Un mot est revenu sans cesse: «Privilegiés». Quantité d'autres professions auraient davantage de motifs de se plaindre. Deuxième type de réaction: la médecine est un métier-passion. Or, relevait Sylvie Arsever, qui est passionné ne s'arrête pas aux conditions de son travail. Troisième voie de réponse: la colère est l'attitude de ceux qui sont impuissants. Mais les médecins n'ont pas le droit d'être impuissants.

A tous ces arguments, les médecins ont bien sûr des réponses. Non, ils ne sont pas des privilégiés. S'ils éprouvent de la colère, c'est d'abord au nom de leurs patients. Que la médecine soit leur passion, ensuite: rien de plus vrai. Mais c'est parce qu'ils craignent qu'elle ne puisse le rester, en particulier pour les jeunes générations de médecins, qu'ils sont en colère. Peut-on se passionner pour un job de gratte-papier, aux ordres d'une administration hostile et toute-puissante? Se faire retirer pièce par pièce ses outils de travail en même temps que son autonomie clinique et intellectuelle, n'est-ce pas une atteinte à la passion? Impuissants, enfin, oui, ils le sont de plus en plus, sur le plan politique. Qu'ils donnent cette image choquée? Tant pis. Leur puissance, désormais, découle peut-être de cela, justement: choquer. Car l'alternative, qu'ils refusent, serait de laisser la profession mourir dans le silence, la fierté

l'emportant sur la revendication.

Luc Recordon, conseiller vert aux Etats, expliquait que le bon politique essaie de sentir la colère des citoyens. Son but étant de donner réponse au dysfonctionnement qu'elle révèle. Mais le bon politique existe-t-il? La réalité est surtout qu'en politique, se fâcher, c'est perdre le dessus de la situation. L'avantage est à créer la colère non à qu'à la manifester. Celui qui est capable de provoquer de la colère chez son interlocuteur (politique) l'emporte presque toujours dans le pugilat démocratique moderne. Il peut sourire. Laisser entendre: vous avez vu cette faiblesse? Cette manière de surréagir? C'est un vieux truc des populistes. Et, c'est la raison, bien sûr, du plaisir que semblait sans cesse ressentir PC en provoquant la colère des médecins.

Que doivent faire les médecins, dès lors? Eviter à tout prix de se fâcher? Prendre des cours collectifs de yoga ou de training autogène? Non. L'urgence est plutôt d'apprendre à renverser la situation: mettre en colère ceux qui les mettent en colère. Comment? En évitant, certes, la simple symétrie, la manipulation des faits, les mensonges éhontés. Il s'agit de rester éthique. Mais certainement en se montrant plus incisifs, plus polémiques, en jouant davantage de l'ironie médiatique.

On entendit, durant cette journée, dites d'une manière un peu paternaliste, mais très représentatives de l'esprit général, des paroles du genre: «allez, allez, votre colère est exagérée. Cessez de vous plaindre, agissez, prenez l'initiative».

Seulement, les médecins connaissent ce langage. Il est sous-tendu de la rhétorique du pouvoir gestionnaire: «arrêtez d'être vous-mêmes, soyez comme nous. Entrez dans la réflexion 100% coûts, efficacité, gestion: c'est la seule réalité». Or, c'est justement dans le refus de cela que s'origine leur colère. Le refus ne vise pas l'approche économique, mais sa manière d'envahir tout comme de la mauvaise herbe, de détruire la diversité, d'étouffer le débat sur la civilisation.

Nul ressentiment, donc, dans la colère des médecins: juste la conscience de vivre une époque de rapport de force culturelle.

Bertrand Kiefer